

In Memoriam : Ferdinand Brunot : 6 novembre 1860 - 31 janvier 1938

Autor(en): **François, Alexis**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **3 (1938)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

In Memoriam

Ferdinand Brunot

6 novembre 1860 – 31 janvier 1938

1903 ... 1938. Par quel mélancolique privilège m'a-t-il été donné d'assister — à trente-cinq ans de distance — aux funérailles de Gaston Paris, puis de Ferdinand Brunot? Aujourd'hui, leurs figures, que je ne puis m'empêcher d'associer dans mon souvenir, se dressent devant mon esprit indépendamment du faste analogue qui entoura leurs obsèques: d'un côté la cour du Collège de France, de l'autre le grand vestibule de la Sorbonne. Tous deux ont dominé la philologie française de leur époque, tous deux l'ont marquée d'une empreinte ineffaçable, tous deux étaient de hautes personnalités scientifiques et morales très représentatives de l'intelligence et du cœur de leur patrie. Auprès de chacune, les savants, les étudiants étrangers ont trouvé l'hospitalité la plus généreuse. C'est un vaste tribut de reconnaissance que leur doivent en particulier les romanistes suisses, et que ces quelques lignes ne peuvent que très modestement payer...

Oh! je sais bien qu'il existe autant de contrastes que de ressemblances entre ces deux hommes. Tout diffère en eux: l'origine, la formation, le caractère, ajoutons aussi l'œuvre. L'activité de l'un se déploie surtout dans le moyen-âge, l'autre dans les temps modernes. L'un laisse sa trace profonde à la fois dans l'histoire littéraire et l'histoire de la langue, l'autre, plus particulièrement grammairien, s'attache sa vie durant à la seconde, où il laisse un monument grandiose quoique inachevé. Ferdinand Brunot enfin — et c'est le trait que je veux tout d'abord retenir — associe au plus haut point le génie du savant et du pédagogue. Science et pédagogie se pénètrent profondément dans son tempérament comme dans son œuvre. Je ne crois pas que Gaston Paris, grand gentilhomme, fût doué au même degré d'un certain sens pratique, d'une certaine flamme dans l'action.

Cette flamme, il n'était besoin pour s'en apercevoir, que d'entendre les leçons du maître de la Sorbonne, sa façon d'exposer les matières les plus rébarbatives. Je ne crois pas qu'il fût possible d'écouter une parole plus simple, plus claire, et en même temps

plus chaleureuse. Tous ses auditeurs suisses, qui l'ont entendu mainte fois dans leur propre pays, en peuvent témoigner. Ce n'était pas que Brunot consentit à *vulgariser* la science, au sens que l'on donne d'ordinaire à ce terme. Il se bornait à la rendre transparente et communicative. Avec la même aisance, et sans déroger, ce professeur d'université aurait pu parler devant une classe de lycée ou d'école primaire. A vrai dire, pas plus dans son esprit que dans son cœur, il ne séparait ce triple auditoire. Pour lui la langue française appartenait au peuple tout entier. C'est aussi ce peuple qu'il entendait instruire et magnifier par ses travaux.

N'est-ce pas d'abord pour le peuple qu'il s'est jeté, avec l'ardeur que l'on sait, dans la bataille orthographique, ou que beaucoup plus tard il démolit en un tour de main une prétendue grammaire académique répandue à des milliers d'exemplaires? Il fallait que l'orthographe française cessât d'être une prérogative de mandarin, qu'on pût écrire correctement sans perdre sa jeunesse à des chinoïseries. Il fallait aussi que les règles de la langue fussent de vraies règles fondées sur l'usage et non sur un obscur caprice de lettré. Brunot était trop bon pour rechercher les vaines querelles où la vanité seule est en jeu.

Mais où l'on a vu surtout son amour pour le peuple et pour la langue, c'est quand il s'en prit à l'enseignement traditionnel de la grammaire dans les écoles. Date mémorable! Cet enseignement, également ennuyeux pour le maître et pour l'élève, avait fini par se fermer complètement à la vie du langage à la fois formelle et spirituelle. La logique même qui prétendait régenter l'ancienne grammaire n'était plus qu'une logique étriquée, image d'une pensée stérile. Faut-il décrire, ne fût-ce que dans ses grandes lignes, la réforme dont Brunot s'est fait l'inspirateur et le directeur? La place dont je dispose ne le permettrait pas. Qu'il me suffise de rappeler que si l'enseignement de la grammaire est redevenu vivant dans le premier quart de ce siècle, c'est en grande partie grâce à la méthode Brunot et Bony qui rétablissait le contact de la langue avec les choses, avec le jeu naturel de l'esprit. Aucune grammaire élémentaire qui ne s'en soit dès lors inspirée. Le maître l'avait fait précéder d'une vaste introduction méthodologique professée à la Sorbonne. Il en vint exposer les principaux éléments en Suisse, à St-Imier notamment, devant la Société pédagogique romande (voir le compte-rendu du XVIII^e congrès) en 1910, puis en 1911 devant la Société pédagogique de la Chaux-de-Fonds, qui tint à honneur de publier en brochure les huit conférences du pèlerin de la grammaire.

Or s'il était nécessaire de pénétrer d'un souffle nouveau l'enseignement élémentaire de la langue et de la grammaire, à combien

plus forte raison l'était-il d'en rajeunir l'enseignement supérieur. C'est ce qu'en 1922 tente Ferdinand Brunot, la main loyalement tendue vers Charles Bailly, « le créateur de la stylistique française », comme il s'exprime dans la préface de la *Pensée et la Langue*. Encore un ouvrage d'inspiration nettement pédagogique, dédié par l'auteur à « sa chère école de Sèvres », pépinière supérieure des institutrices françaises; mais un ouvrage scientifique aussi par les connaissances et la méthode qu'il suppose. Cette méthode, c'est, en gros, celle du philosophe-grammairien Condillac, lequel identifiait la parole avec la pensée. On a bien oublié le précepteur du prince de Parme. Ceux qui en parlent avec dédain, le font par ignorance. Sa *Grammaire*, et surtout son *Art d'écrire*, restent des chefs d'œuvre. Mais si le principe était juste, la méthode était encore bien incertaine. Il a fallu la lente progression de la linguistique moderne, partie de la grammaire historique et comparée, mais qui finalement la domine, pour assurer la pleine réalisation d'un programme, qu'à peine avaient entrevu les grands précurseurs. Le premier, Brunot tente de transporter cette science nouvelle dans une grammaire d'ensemble de la langue française.

Une grammaire? Non. L'auteur de la *Pensée et la Langue* s'en défend, comme il se défend d'avoir voulu donner une « psychologie » de la langue. Son ouvrage reste à mi-chemin entre la science pure et sa fonction pratique. Il n'a voulu que présenter, à l'usage du corps enseignant, ou du grand public, « un exposé méthodique des faits de pensée, considérés et classés par rapport au langage, et des moyens d'expression qui leur correspondent ». De la sorte a surgi le plus vaste tableau de la langue française qu'on eût vu, je ne dis pas depuis la *Grammaire des Grammaires* de Girault-Duvivier, qui n'est qu'une compilation, mais depuis les *Remarques* de Vaugelas. Ce dernier titre, d'un recueil des difficultés de la langue à l'usage des écrivains et des gens du monde, en dit long sur le progrès véritable représenté par l'ouvrage pédagogico-scientifique de Ferdinand Brunot.

Le seul reproche fondamental qu'on ait pu faire à l'auteur, est d'avoir mêlé l'histoire à l'exposé de la langue actuelle. Ce n'est certes pas que Brunot ne fût averti des inconvénients d'un enseignement de la langue dominé par l'histoire. Lui-même a constaté l'erreur des grammairiens du dix-neuvième siècle, qui, par réaction contre les excès de la grammaire logicienne, s'en étaient remis aux témoins du passé du soin de ranimer le sens de la langue vivante. Mais il n'oubliait pas non plus qu'une langue cultivée reste toujours dépendante dans une certaine mesure de sa tradition. Ainsi se croyait-il tenu de rappeler aussi souvent qu'il était nécessaire les fruits, bons ou mauvais, de cette tradition. Qui pourrait prétendre

que le français d'aujourd'hui n'y trouve pas encore l'un de ses plus solides appuis, j'entends le français correct qui reste la fin dernière de l'enseignement élémentaire et supérieur de la langue? Mais il fallait tout le tact de l'historien consommé joint au linguiste et au pédagogue pour en combiner avec sûreté les éléments. A d'autres de faire mieux dans le présent et dans l'avenir! Tout au moins le traité de Brunot reste-t-il marqué par l'absence de pédantisme et de subtilités inutiles. Point de terminologie barbare, ou à peine, point de ces analyses si fines qu'elles échappent à l'entendement du vulgaire. Le peuple n'en a cure, et le savant risque de s'y perdre lui-même...

Ce qui caractérise la plupart des travaux de Ferdinand Brunot, c'est la hardiesse. Il s'élance sans hésitation, quand d'autres trembleraient à sa place. Gaston Paris l'avait déjà reconnu, lorsqu'il rendait compte dans le *Journal des Savants* du premier jet de l'*Histoire de la langue française*: « En acceptant la tâche ardue de retracer l'histoire de notre langue pendant les quinze derniers siècles, le jeune maître de conférence a montré un courage devant lequel on doit s'incliner... » C'est ici le monument capital que Ferdinand Brunot laisse à la postérité. Il n'en est de pareil, comme on l'a dit, dans aucune langue.

C'est dans les années 90, comme on sait, que Brunot, alors maître de conférence à la Sorbonne, fut chargé par Petit de Julleville de justifier la moitié du titre de sa grande *Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900*. Il s'agissait de munir chaque période d'une sorte d'appendice sur la langue seule. Le travail mené à chef forme à lui seul deux gros volumes dans le recueil qui en fut séparément présenté au jugement de l'Académie française. Tout, ou à peu près tout, y était nouveau, surtout pour la période moderne, du seizième au dix-neuvième siècle. C'est qu'ici Brunot n'avait été devancé par personne, si l'on excepte de vagues esquisses. Heureusement les circonstances l'avaient doté d'un magnifique instrument de travail: la bibliothèque grammaticale de Charles Livet, lui-même auteur d'un ouvrage sur les grammairiens du seizième siècle. Brunot venait de faire ses preuves d'historien de la langue littéraire par sa thèse de doctorat consacrée à la *Doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes* (1891). Déjà l'on y voyait le parti qu'il allait tirer de la connaissance des doctrines grammaticales pour éclairer le progrès de la langue. Dès lors, son exploration fut poussée dans les moindres détails, en sorte qu'à juste titre la notion d'une langue française artificiellement perfectionnée domine tout son ouvrage. Les textes littéraires n'étaient pas pour cela négligés. Au contraire, jamais le dépouillement des auteurs et des documents de tout genre

n'avait fourni pareille moisson d'exemples. Il en résultait, en guise d'histoire, une série de grammaires de la langue à toutes les époques, précédées d'un exposé des motifs, si l'on peut dire, exposé qui se raccordait le plus possible, mais encore assez faiblement, à l'histoire sociale.

Mais ce n'était là qu'une partie du programme à remplir. Le plan de cette première histoire documentaire de la langue prévoyait, à côté de l'histoire *interne*, organique, une histoire *externe* du français soit en France même, soit à l'étranger, domaine, autant dire à peine défriché. Même envisagée comme une première ébauche, on demeure confondu quand on songe que les forces de Ferdinand Brunot ont suffi à une pareille tâche accomplie en quelques années. Le jeune maître n'avait pas encore mis sur pied l'armée des collaborateurs.

L'intérêt éveillé par ce premier ouvrage, comme aussi ses imperfections, ses lacunes, devaient inciter l'auteur à le remettre en chantier en vue d'une œuvre autonome, dont il ne pouvait prévoir au surplus les dimensions finales. Il y a là l'inoubliable aventure d'un grand savant qui jette dans la balance du destin le sort de toute sa vie, sans parler du sort de ses successeurs. Même arrêtée à son neuvième tome — ou à son seizième volume —, l'*Histoire de la langue française* de Brunot, dont la publication commence en 1905, peut-elle être considérée comme définitive? Non certes. L'auteur ne le pensait pas lui-même, et la qualifiait encore, trop modestement, d'« ébauche » dans sa préface. Cette ébauche avait cependant une forme et des dimensions prévues dès ce moment-là. Le libraire sans doute était-il prévenu dans la mesure du possible. Les premiers volumes, développés, restent sensiblement conformes au plan primitif. Mais ensuite les « fascicules » s'enflent. Les disproportions de la première esquisse s'accusent, deviennent quasi monstrueuses. On connaîtrait bien mal l'esprit du savant, si l'on ne devinait que jusque dans son travail la vie a fait son œuvre.

Avouons-le: la conception même de l'histoire de la langue a changé dans le cerveau de Brunot en cours de route. Sans doute en est responsable en premier lieu l'ingérence croissante de la théorie du rapport de la langue avec la pensée, et, à travers la pensée, avec la vie sociale. Ainsi l'histoire interne ou externe de la langue française est-elle devenue comme une sorte d'histoire de la civilisation française à la lumière du langage. C'est à partir du dix-huitième siècle surtout que l'évolution est sensible. Parvenu désormais dans son véritable climat moral, aux approches de la Revolution, le génie de Brunot éperdument s'y déploie. Dès le magistral volume sur « le mouvement des idées et les vocabulaires

techniques » au dix-huitième siècle, l'enquête sur la langue française se transforme en une sorte d'enquête sur l'esprit français parvenu à sa maturité. Peut-être aussi les préoccupations patriotiques engendrées par la guerre ne sont-elles pas étrangères à ce glissement. L'homme élevé en dignité et mis en contact journalier avec la vie du peuple par ses fonctions de maire du quatorzième arrondissement parisien cesse de s'intéresser uniquement à la langue dite littéraire. Ce qu'il cherche avec ardeur, avec amour dans sa langue maternelle, c'est un reflet de l'âme nationale considérée dans ses diverses réactions conservatrices ou plus encore révolutionnaires. Mais cette âme glorieuse, Brunot entend toujours l'évoquer par les moyens propres à sa fonction d'historien, de linguiste. Ainsi la science même a-t-elle son lyrisme, et Brunot, peut-être à son insu, se trouve-t-il avoir livré, dans les derniers volumes de son grand ouvrage, quelque chose comme un couplet nouveau, très étendu, de la *Marseillaise*... L'œuvre a-t-elle perdu par là quelque chose de sa gravité, de son authenticité scientifique? Je ne le crois pas. Elle y a gagné seulement un certain rythme où l'on chercherait en vain quelque trace de la lassitude de l'âge. Jamais peut-être l'*Histoire de la langue* n'a manifesté autant d'entrain, d'enthousiasme que dans ces suprêmes fascicules préparés et rédigés par un septuagénaire. Comme un poète en pleine possession de ses moyens, Brunot étale désormais librement sa personnalité dans son œuvre. L'inspiration déchire les dernières bandelettes de la scolastique. Le chercheur fouille furieusement les vieux registres pour en tirer le cœur palpitant de sa patrie. Il ajoute les rameaux aux rameaux sans se soucier d'une taille qui ramènerait l'arbre à des dimensions harmonieuses.

Me sera-t-il permis d'y voir comme une image du génie de Brunot? Ceux qui ont eu le privilège de pénétrer dans son intimité chaleureuse, qui ont reçu l'hospitalité de son foyer scientifique et familial se souviendront toujours, comme d'un symbole, de ces meubles étranges en forme de végétaux incoercibles que sa main souple sculptait en plein bois à ses heures de loisir. Tout comme l'*Histoire de la langue française*, ils avaient surgi de la matière par la simple poussée de la sève vitale dans le cerveau de l'auteur. Ils couvraient de leurs branches les parois et les plafonds, évoquant la vie, la vie seule, de même que ces chênes de la forêt natale dont Brunot avait gardé l'âme et la physionomie dans sa forme corporelle. Noble chêne ombrageant de ses larges branches tout un domaine de la philologie française! Même décapité, l'on peut croire qu'il pousse déjà de sa souche les surgeons qui compléteront l'œuvre du maître.

Genève.

Alexis François.

★